



Survivances du simple: le Pays vert de Pierre Bergounioux

Valerio Cordiner*

* Dipartimento di Studi Europei Americani
e Interculturali - Sapienza Università di
Roma, valerio.cordiner@uniroma1.it

«La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs
est devenue la tête de l'angle» (*Psaume 118: 22*)

1. Le simple et le complexe

Après la crise des grands systèmes philosophiques ambitionnant d'expliquer selon une logique immanente le développement historique des structures humaines, des lectures simplistes et volontiers manichéennes ont été proposées pour un objet – la vie de notre espèce sur la terre – qui devenait en revanche de plus en plus confus et fuyant. Le conformisme académique aidant, la régression de la pensée critique contemporaine nous a fait avancer à l'aveuglette vers une destination inconnue qui, semble-t-il, risque de coïncider avec notre propre extinction. À moins de se résigner à la disparition de l'agent humain, le temps presse, donc, de revenir à cette pensée complexe – dialectique et totalisante – qui s'était naguère appliquée à l'analyse et au changement d'une organisation socio-économique beaucoup plus simple et restreinte que ne l'est l'organisation actuelle. C'est ce à quoi je voudrais m'employer dans le sillage d'un écrivain vivant, Pierre Bergounioux, qui compte déjà parmi les classiques de la littérature française, et avec lequel j'ai l'honneur d'entretenir une correspondance suivie, portant non seulement sur son œuvre, mais encore sur les questions et les débats contemporains. Ce long rapport épistolaire, l'identité de nos vues sur des nombreux sujets, quelques expériences comparables dans nos enfances respectives et finalement l'amitié fraternelle qui en a résulté, tout conspire en somme pour que les voix de l'auteur et de l'interprète risquent, parfois, de s'entrecroiser et

de se confondre. À l'encontre d'éventuelles critiques, je me réclame de l'avis de Marcel Proust, suivant lequel: «chaque lecteur est, quand il lit, le propre lecteur de soi-même»¹.

Pierre Bergounioux – classe 1949 – est un représentant typique de la génération raisonneuse qui, à la fin des années 1960, s'essaya à la refonte de son monde sur la base d'un modèle logique de développement. Sa naissance dans une province rurale, sa formation à l'école républicaine puis à l'ENS de Saint-Cloud, sa militance dans le mouvement étudiant et ouvrier, sa fidélité constante au lieu, au moment et à l'esprit de sa jeunesse révolue, tout cela a nourri et orienté une riche production littéraire. Son œuvre, composée de romans, de récits et d'essais, est dans son ensemble redevable à l'habitat où son corps et son intelligence se formèrent², de même que toute plante se souvient de la motte où elle a germé et en garde durablement, où qu'elle soit, la substance, la saveur et un parfum bien à elle³. Fût-ce à l'enseignement de la filiation ou de la réhistoricisation du passé, la mémoire de papier⁴, que Bergounioux a accumulée au fil des années, n'est pas porteuse d'une nostalgie stérile pour les charmes naïfs de la campagne. Voulant au contraire faire d'elle un instrument de connaissance⁵, force lui est d'admettre et même d'assumer la détermination des choses et des hommes qui l'ont précédé, l'empreinte et la leçon de ce qui a préexisté à son être singulier: autrement dit la pénible routine, les bonheurs passagers de ses morts sans renommée. L'antériorité, donc, plutôt que l'intériorité – qu'il esquive par pudeur ou brutalement censure au nom d'une épistémologie radicalement matérialiste –, est la matière exclusive de son investigation⁶, car ce qui ne nous appartient qu'à titre personnel, si tant est qu'il existe, n'a aucun intérêt et ne démontre rien⁷.

2. Le monde d'avant

La prémisse bimillénaire de sa négligeable existence, le bassin de granit houché de feuilles qui lui a servi de berceau, est la montagne limousine, périphérique, inhospitalière, sous-peuplée et sous-développée: ce désert central, ainsi qu'il l'appelle, dont les replis avaient longtemps abrité ou, pour mieux dire, tenu à l'écart une société agraire autarcique, rétrograde, incongrue⁸. Cette mauvaise terre,

¹ Proust 1927, p. 70.

² Voir Jacquet 2006, p. 213.

³ «Le compère matériel, la “statue de terre”, est, comme nos travaux, nos pensées, notre espérance, de l'histoire faite chair. Michelet l'a senti profondément, écrit merveilleusement. Du duc Victor-Emmanuel, il dit qu'il était “bossu de Savoie, ventru de Piémont”, du roi d'Espagne Philippe II qu'à la fin, il devenait velu, il lui poussait des griffes», Hordé 2006.

⁴ Voir, à ce sujet, Demanze 2015, et notamment le chapitre consacré à Bergounioux, pp. 306-316.

⁵ Voir Barraband 2009, p. 57, et Barraband 2016, p. 36.

⁶ Voir Montfrans 2016, pp. 47-48.

⁷ Voir Coyault 2002, pp. 218-219 et surtout Duffy 2008.

⁸ «On bougeait peu. La campagne antique, autarcique, n'importait guère que le fer et le sel, les seules subsistances nécessaires qu'on ne tirât point du sol. Des pièces de seigle et de sarrasin cousues à la grande robe des bois parlaient encore du pain noir, des siècles de misère. Les chaussées bombées, sinueuses, plantées d'ormes et de hêtres, demeuraient en l'état où les avait laissées Turgot, qui fut intendant du Limousin sous l'Ancien Régime.

acide et pierreuse qui exige un surplus de travail, servant tout juste à garantir l'autosuffisance, avait conformé à son retard l'âme des natifs. "Magrillots" démunis et atrabilaires, oubliés par le progrès technologique fleurissant tout autour, les derniers héritiers des tribus gauloises romanisées par César n'avaient pu accepter leur infortune, ni résister à son évidence que grâce à leur pauvreté et à leur ignorance, et donc du fait de l'extrême simplicité de leurs mœurs et de leurs esprits⁹. Vivant de peu et encore moins instruits, aptes à tout et faiblement curieux, ils avaient appris à se suffire et, à force de se contenter, ils s'y étaient faits. Accommodés pour ainsi dire à l'inconfort, leurs organismes s'accordaient machinalement aux pulsations d'un temps anachronique. Et cette assuétude à l'insuffisance leur tenait lieu de vie.

Par ailleurs, que du manque et d'une vie d'embarras on eût pu tirer des ressources et une raison d'être, cela ne dépendait que d'une longue pratique de l'endroit. C'était là le résultat de vingt siècles de permanence humaine sur ces sombres hauteurs où l'équilibre précaire s'était mué en une espèce d'harmonie: une cohérence acquise par l'inconscience. Loin d'ébranler les assises de ce système d'exploitation suranné et déficitaire, la Révolution les avait affermies par la vente des biens du clergé en petits lots. «La propriété parcellaire, peu productive, mais équitablement répartie», selon les vœux des Montagnards de l'An II, avait ainsi figé les traits et fixé les gestes de ce coin écarté de la République, lui donnant cette «physionomie pauvrete et resserrée»¹⁰, avec laquelle il entrait, vertueusement mais à reculons, dans la modernité. Le visage rugueux de vieille commère, qu'arboraient jadis les portraits de la France, avait adhéré aux muscles faciaux de ces gens de peu, les transmettant d'une génération à l'autre comme une laideur héréditaire. La dureté de leur écorce, les arêtes vives du crâne, la brusquerie, l'acharnement et l'endurance, c'étaient bien là des caractéristiques que les habitants du pré-bois avaient empruntées à l'écosystème, à sa sauvagerie consubstantielle. Petits, mais nerveux, ils avaient tout misé sur la force physique. Ils s'étaient armés de rudesse et de patience pour faire face à l'âpreté du sol et à l'inclémence des jours. Ainsi que la forêt meuble ses clairières comme des salons ou des alcôves, la brutalité, coutumière dans le travail, avait côtoyé, en ces mêmes lieux et souvent chez les mêmes individus, une élégance discrète, parcimonieuse mais soignée, dans le langage, la toilette et les manières, dont faire usage – comme si de rien n'était des peines du dehors – une fois rentrés chez soi ou les jours de fête. Ce voisinage du cru et du cuit, de la vie dehors et des tenues guindées, l'hybridation en somme des métiers manuels et des bienséances, avait inspiré, par la beauté sévère de ses décors, par ses passions élémentaires mais obstinées, la grande littérature nationale qui, à l'enseigne du réalisme ou de la

[...] Ce contexte accidenté, acide, boisé, humide, à peu près intact, encore, conférait aux éléments du progrès, à la production industrielle, à la circulation des personnes et des biens, un caractère insolite, bien fait pour nourrir les rêveries les plus rétrogrades, les plus contraires à leur principe neuf, irruptif, agissant», Bergounioux 2001, p. 8.

⁹ Voir Bergounioux 2013, p. 10.

¹⁰ Bergounioux 2006, p. 22.

décadence, avait brodé jusqu'à une époque récente sur les fortunes, voire sur les revers de la province rétrograde, sur les élans purs des jeunes filles et sur le cœur sec de leurs parents¹¹.

Ainsi que dans de nombreuses périphéries du continent européen, dans la vieille Corrèze, où Bergounioux a grandi, de longues années immobiles se succédaient au rythme des saisons. Là-bas, tandis que l'innovation déferlait à la ronde, l'infrastructure et la superstructure, l'avarice tout comme les cérémonies de cette société prémoderne avaient pu se conserver intactes, dans la glacière des bois, grâce à l'étanchéité de son circuit et au désintérêt que lui réservait – à l'exception des loisirs de la lecture en chambre – la France capitaliste en marche vers l'avenir. Puisque le double maléfice de la fermeture et de l'oubli enveloppait le pays dans sa toile d'araignée poussiéreuse, la vie simple et ses porteurs humains ne s'étaient pas risqués à mettre le nez hors de la frontière verte¹². Plutôt que la peur, c'étaient le passé, l'hibernation des structures économiques qui avaient coupé court à toute tentative d'évasion et à la moindre envie de déracinement. Durant les deux mille ans que l'atavisme avait duré, rien n'avait su déranger la reproduction homogamique des types sociaux et caractériels, ainsi que la transmission des techniques de travail, des habitudes quotidiennes et de l'antique parler patoisant calqué sur les vieilles choses sans valeur, éparses sur un tapis de feuilles¹³.

Hypostase de la résistance de l'époque de la conquête romaine à celle de l'occupation nazie, la peuplade montagnarde avait toujours puisé dans son terroir de quoi se défendre contre l'imprévu et le nouveau, le progrès ou la barbarie. Et c'est encore quelque chose de connu, solide et expérimenté qu'elle lui emprunta pour s'opposer à l'insolite, se présentant, à la tombée du jour, sous la forme de l'épanouissement des marchés et, par conséquent, de l'émigration de la main-d'œuvre. Sa dernière contre-mesure, ingénieuse mais tardive, fut le reboisement du plateau, conçu en 1917 par Marius Vazeilles et raconté à maintes reprises par Bergounioux¹⁴. Mais à rien n'avait servi, en termes de mise

¹¹ Bergounioux 2006, pp. 56-57.

¹² «La forêt, lorsqu'elle est uniformément dégradée en taillis, est obstacle, interdit. Au nombre des évidences premières, fondatrices sur quoi, jusqu'au bout, on se règle, il y a empêchement. Une barrière infranchissable de perches prolonge les parois des ravins que le pays alterne avec les crêtes, sans inventivité. Aussitôt qu'on s'écarte de l'étroite route sinueuse et bombée qui ne s'extrait des fonds tourbeux que pour y retomber, passé l'escarpement, on est arrêté par les hampes des troncs lisses, comme des lances, les scions hargneux, les verges qui empiètent sur la chaussée. On ne passe pas. On ne voit rien. [...] L'omniprésence de l'arbre, rejetant de souche après le saccage des futaies ou sauvage, pionnier, m'a fermé d'entrée de jeu les routes du monde, tant sont prégnantes, irrévocables, les impressions premières», Bergounioux 2001, p. 74.

¹³ «Les régions écartées, qui peuvent coïncider, pour le coup, avec le vieux cœur granitique du pays, ont paru persister, un temps, à l'identique, fermées, comme devant, au monde extérieur, à ses drames, à ses prodiges, à sa rumeur. Dans la verte Corrèze, par exemple, jusqu'à la fin des effervescentes années soixante, on sème le seigle et le blé noir, comme si de rien n'était. La terre pentue, acide, humide, trop légère, livre quatorze quintaux à l'hectare quand la même superficie, dans le bassin parisien ou le Berry, en donne quatre-vingt-cinq, de froment. Le patois reste d'usage courant, dans la campagne, et l'on répugne à se procurer autre chose que le fer et le sel quand le petit potager, le porc et la basse-cour, la laine des moutons, le chanvre et le chaume fournissent, depuis toujours, aux quatre besoins primaires, manger, se vêtir, disposer d'un toit et d'un minimum de sécurité», Bergounioux 2016, pp. 12-13.

¹⁴ Voir Bergounioux 1995 et surtout Bergounioux 1985. À lire également, à ce sujet, Langlois et Rieutort 2016.

en valeur du site, cette œuvre titanesque réalisée dans l'entre-deux-guerres, si ce n'est paradoxalement à rendre à la nature ce que l'espèce bipède s'apprêtait à lâcher, si ce n'est à rebâtir à la force des bras la forêt primordiale, telle qu'elle avait été avant l'apparition de l'homme: le royaume végétal absolu et imperturbable.

3. La grande transformation

Le retour aux origines, autrement dit le passage du simple au plus simple, s'accomplit dans son caractère irréversible par le départ en masse, au milieu des années 60, de la jeunesse contemporaine de Bergounioux. Bien des facteurs avaient contribué à attirer la main-d'œuvre paysanne du massif vers la plaine: l'industrialisation de la France, l'essor des métropoles, la scolarité obligatoire jusqu'à seize ans. À cela, il faut ajouter l'envie de sortir de la contrée endormie, de battre la rue à pleine vitesse pour aller voir au-delà du cercle des montagnes, le désir surtout de marcher au pas des temps modernes et, si possible, d'aller de l'avant, en rangs serrés, vers des lendemains qui, alors, semblaient à beaucoup prometteurs. Le dégel annonçait le printemps et les branches chargées de bourgeons couvaient de leur sève les cent fleurs de Mai. Les adolescents crurent leur moment venu, mais ce n'était qu'un leurre et des plus malins. Des mains plus habiles et plus rusées que les leurs récoltèrent la moisson qu'ils avaient fauchée. Et 69, déjà, fut une année comme les autres.

Ce que les décennies suivantes ont fait des rêves des *sixties*, la façon dont elles ont asphalté la plage sous les pavés, n'est mystère pour personne. Mais pour les aspirants acteurs de la grande transformation, repoussés brutalement au fond du parterre, sans même le droit de siffler la farce, nulle déception ne fut plus soudaine, cuisante et définitive. Spectateurs désabusés ou rancuniers de l'inutile, de la nuisible complication de leurs projets, visant à remettre – dialectiquement – le bonheur rustique sur les chemins de l'histoire, ils ont dû se faire de la place, sans pouvoir y trouver la leur, dans les fourmilières en verre et en béton des quartiers modernes, avec un faux-plafond pour tout ciel et de la moquette comme succédané des prés. Plantes en pot ou poissons d'aquarium, la démocratie libérale (mettant fin à l'histoire, au sens strict du mot) leur a infligé son cortège tapageur de libérations: du carcan de l'utopie, des liens sociaux et familiaux, de l'horaire de travail et du repas du dimanche, des distractions futiles de la littérature, ou encore des contraintes de la bonne éducation et des lenteurs exténuantes de l'amour. Une liberté au menu, celle de l'ère post-moderne, les ayant affranchis même de la tentation de s'évader, car l'ici et l'ailleurs, comme le partout du monde libre et globalisé, étaient entre-temps devenus des «non-lieux» à peu près pareils: banlieues-dortoirs et tropiques des vacances, éclairés par les mêmes étoiles au néon. Quand, en lieu et place de leur chétive espèce de paysans ingénus, se perpétuant telle quelle depuis l'Âge classique et peut-être depuis toute éternité, une «humanité d'une

autre sorte»¹⁵ a fait son apparition, poussée sur le devant de la scène comme la camelote en vitrine, eux, les évadés de la province, les rescapés de 68, ont compris sans l'espoir du moindre doute, que leur temps avait fini avec l'espace physique et mental qui le contenait. Une jeunesse chassant l'autre, qui d'ailleurs ne l'était plus, cette dernière – la sienne, que Bergounioux appelle l'intermédiaire – a reçu la preuve ultime de son désaccord avec l'existence et, pour tout dire, de sa superfluité.

Néanmoins, la distance géographique et la séparation affective du lieu et du soi d'avant et de toujours ont été des expériences rentables en termes de connaissance et de jugement¹⁶. La province dont ils s'éloignèrent et les provinciaux qu'ils renoncèrent à être – pour devenir, tour à tour, des passagers du métro, des visiteurs des salles d'attente, des noms inconnus sur les plaques des interphones – n'ont révélé leurs qualités intrinsèques, jadis enfouies sous la routine, qu'au fur et à mesure de cet intervalle de temps, qu'après leur déchéance sans remède. La valeur subjective des objets démonétisés qu'étaient leurs esprits locaux et la résidence de leurs éveils, c'est la mémoire qui l'a tirée au clair, c'est la conscience de ce qu'on a perdu, avec leur perte, qui l'a désormais rendue indispensable. D'où le sourd regret – ou, si l'on préfère, la rêverie compensatoire – d'une plénitude originelle, de la simple entité, réclamant leur réunion aux choses de là-bas, exigeant de nouveau leur présence in situ. Mais le temps, qui avait passé sur eux, était également passé partout, y compris sur le plateau, indifférent à leur exil, insouciant de leurs remords. De retour chez eux, à leur demeure de bois, tels des corps désireux de se joindre à leur âme, ce qu'ils y avaient retrouvé n'avait plus la forme de leurs souvenirs. L'évolution ayant atteint même ces landes isolées, la mue singulière qui s'y était produite avait consisté, à rebours de la tendance générale, en un retour à un passé plus simple, à l'époque qui avait précédé leur départ, tout comme leur venue.

4. La dernière étape

C'était un manque supplémentaire ce que le changement avait ajouté à la pénurie chronique. En fait, personne n'était plus là pour les attendre, à la suite du dépeuplement de la contrée qu'avaient exigé la mécanisation des cultures et la demande de main-d'œuvre pour les usines et les services. Rien que des carcasses aux marges d'un décor redevenu primitif: des ouvrages interrompus, des pans de mur écroulés, d'autres indices hétéroclites de ce que fut et de ce qui fit l'époque des hommes. Dès lors que le travail s'était retiré sans remontrances de la pluvieuse Corrèze, emmenant avec lui l'enfance qu'il

¹⁵ Bergounioux 2006, p. 55.

¹⁶ «On a tout dit des affections de l'âme, des bizarreries que lui impriment certaines passions. C'est à la pénétrante et brutale lumière de l'exil, dans la grande ville, que j'ai découvert ce que je devais à l'univers des origines, l'étroitesse d'esprit, l'inculture, certain accent naïf et vaniteux, chantonnant, quelques tournures idiomatiques, la hantise des espaces découverts, des inclinations préhistoriques – vivre dehors, battre le pays, braconner, presque pas de besoins. Il m'a fallu plus de temps, pour démêler la contribution des bois au monde intérieur, lequel, par la force des choses, n'a rien d'un paysage choisi», Bergounioux 2001, p. 73.

nourrissait, la friche avait envahi les pentes naguère labourées à la sueur des fronts ou paisiblement broutées par les chèvres. Ces lieux limitrophes de la sauvagerie et sommairement civilisés avaient cessé d'exister tels que la mémoire, ailleurs, les conservait et ainsi que deux millénaires de mise à l'écart avaient pu les garder dans une misère flagrante, mais supportable parce qu'héritaire¹⁷. Quand le retard s'y avéra enfin impossible à rattraper – car la reproduction simple, à l'identique, n'y était plus assurée – la vie s'épuisa, perdit d'intérêt pour toute autre espèce, exceptée l'originale. Le bois, patiemment replanté par les derniers hommes, les remercia et de leur entreprise et de sa cessation. En témoignage de sa gratitude, il voulut parfaire leur ouvrage infructueux, jusqu'à une complète reprise en main de l'espace par les arbres de haut fût. La reconquête intégrale de Millevaches par le végétal revêt des allures épiques dans l'aperçu que Bergounioux en donne. Telle que Shakespeare l'avait mise en scène, la forêt des résineux marche à l'assaut de l'habitat abandonné. Elle balaye les palissades, brise les serrures et renverse les toits, s'emparant des granges, des meubles et des outils que les humains en fuite ont laissés derrière eux. Tout s'est fait, en réalité, bien plus simplement, sans heurts ni accélérations, au cours des trente années qu'il a fallu à cette révolution pour s'accomplir, ramenant avec elle sur le plateau, comme signe ultime de la fin, le matin des origines en sa splendeur inhumaine¹⁸.

Le règne désormais sans partage exercé par la forme de vie "inférieure" requiert, de la "supérieure", le constat sans réserve de sa faillite. Cela n'empêche qu'un travail d'un autre ordre puisse s'attacher à ces terres maintenant rentrées dans la nuit jurassique: celui de la mémoire fixant sur le papier les peines journalières qui les avaient autrefois si peu modifiées et encore moins mises en valeur. Le regret de la vie simple, troquée à la hâte contre celle, complexe, des villes, s'y accompagne du remords pour les occasions perdues, pour les promesses que leur génération, la dernière à naître en ces lieux, a manqué de réaliser. L'inéluctable ne l'était sans doute pas, de même que l'inexaucé ne le sera à jamais. Peu importe pour ceux qui n'ont plus de temps, ni de force, ni de désir, sinon pour se retourner vers ce qui

¹⁷ «J'ai vu le jour, si le mot convient, dans la vieille, la pluvieuse Corrèze au milieu de ce siècle, c'est-à-dire quelque part entre l'an mil et l'entre-deux-guerres où le temps s'est arrêté, à supposer qu'il ait jamais passé sur ces froides, ces trop vertes solitudes. Quelque chose finissait quand on a commencé. La vie se retirait sans bruit, comme elle avait rempli l'intermède immobile qui avait précédé. Nos enfances appartenaient au passé mais nous n'en savions rien. Notre destin – mais nous l'ignorions –, c'était l'exil, la grande ville, les deux existences successives et opposées qui nous furent assignées. Des gestes, des mots, des allures que j'ai regardés comme l'évidence même ont disparu. Ils étaient assortis au décor immuable des creux et des crêtes. Lorsque ceux-ci sont revenus à la friche, au désert, ils les ont suivis dans l'oubli», Bergounioux 2001, pp. 15-16.

¹⁸ «Si nous étions un peu plus grands, que nous mesurions cinquante coudées, nous embrasserions d'un regard quinze et vingt lieues de pays, nous découvririons que les bois sont en marche, comme la forêt de *Macbeth*. Les résineux américains à révolution rapide ont conquis le plateau. Ils s'avancent en cohortes épaisses. Ils ont circonvenu les lieux habités, tiennent les chemins, cernent les hameaux où la vie se tait. Bientôt, le sureau, le frêne vont attaquer les murs, emporter les gouttières, soulever les chevrons, les résineux disjoindre les volets, pondre leurs œufs dans les chambres où nous avons rêvé, leurs tiges percer les toits. Les temps sont accomplis. La frêle civilisation des clairières s'estompe sans bruit. Ce qui s'apprête, c'est le retour à l'origine, le règne sombre, sans partage et, pour le coup, définitif, des grands bois», Bergounioux 2001, pp. 77-78.

est arrivé à son terme avant même d'avoir atteint son but¹⁹. Il y a une autre besogne, en sus de l'écriture, à laquelle s'atteler, une fois que tout est consommé, pour exploiter les anciennes pâtures, les disputant aux ronces, aux buissons et aux résineux. C'est la récupération, à des buts artistiques, de l'outillage laissé à l'abandon à la fin des travaux, et gisant, çà et là, par terre²⁰. La modestie des formes et la pauvreté des matériaux cachent en elles des moyens impensés de réemploi, des ressources secrètes d'inspiration. Du simple au simple, par la seule instrumentation de l'arc voltaïque, cet équipement vil, rouillé et inutilisable est bon, excellent même, pour en tirer, non pas de quoi remplir une collection, mais bien des silhouettes d'animaux ou anthropomorphiques, dont l'esquisse de vie restait auparavant cachée sous un support solide et une fonction pratique: des revenants d'un âge et d'un usage obsolètes, fabriqués d'un matériau grossier et élémentaire – le fer – lui aussi menacé d'extinction par la concurrence de nouveaux composites comme les plastiques armés, les céramiques etc., si convenant à leur fonction qu'ils ne se prêtent à nul autre service²¹.

La beauté objective de ces déchets à nouveau vibrants de sens, du tas de "ferrailles" au moyen duquel Bergounioux recrée son monde disparu, n'est pas la seule relique du passage de l'homme dans ces landes dont la fin rattrape les commencements. D'autres legs abandonnés de l'ère préindustrielle parsèment la contrée rendue à la friche, revenue à une sauvagerie sans compromis: les colonies résiduelles de l'*homo sapiens*. On distingue dans le feuillage des immigrés travaillant à la purge des forêts. Montés naguère du continent africain, ils se mettent imperceptiblement à ressembler à la broussaille d'ici et aux indigènes qui, avant eux, s'y frayèrent à coups de serpe un chemin. Le gîte de pierre et de branches accueille également les derniers descendants de la souche autochtone, ayant décidé de terminer sur place leur existence bimillénaire. Grisonnants, moroses, pour la plupart célibataires, ils ont préféré leurs modestes cabanes aux bords des hameaux au mouvement général qui entraînait leurs semblables vers les HLM. Restés là, rebuts sans emploi parmi d'autres vestiges d'un univers périlissant et d'une forme de production abolie par le progrès, nul ne viendra leur rendre visite hormis les brancardiers qui les emmèneront à l'hôpital, sur ces mêmes routes qui conduisent d'autres scories du passé vers la casse²². La simplicité extrême de leur existence, désormais sans buts ni espoir de relève, a

¹⁹ «Le monde ancien s'éloigne. Ce qui s'apprête, derrière le rideau, sur la scène du troisième millénaire, je m'en moque un peu. Je suis du Pays Vert, d'un autre âge et l'on n'est qu'une fois. La suite ne m'intéresse pas», Bergounioux 2006, p. 26.

²⁰ Celles que Bergounioux appelle ses "Ferrailles" combinent heureusement les influences de l'*arte povera* et de la statuaire noire, donnant lieu à des créations d'un réalisme magique souvent admirables.

²¹ Ce travail de refonte de la vie à partir de matériaux inertes est le sujet surtout de deux essais: Bergounioux 1994 et Bergounioux 2016.

²² «Quelques célibataires d'un certain âge, déjà, n'ont pas voulu, pas pu suivre le mouvement, quitter les bois, partir. Ils tâchent désespérément à tuer le temps sans issue, sans relève, qu'il leur reste. Ils déboulent à toute heure au bistrot, le seul commerce à n'avoir pas fermé ses portes, bottés, en bourgeron, sales, mal rasés, les yeux flous. Ils s'assomment sans un mot de liqueurs avant de regagner, sous le soir, leur antre froid, leur cuisine vide. Parfois, ça ne va plus du tout. Ni l'abrutissement des gros travaux ni celui que procure le vin ne peuvent plus leur dissimuler ce qui se passe. Ils sont, ils le savent, les derniers. Alors l'ambulance glisse dans la nuit. Elle s'arrête,

maintenu néanmoins un caractère d'exemplarité. Quoiqu'aléatoire et à brève échéance, elle se suffit sans peine et supporte dignement sa malchance. Elle est là, certes de façon précaire, mais résolue à ne pas décamper et à se conserver dans ce qui se préserve, alors que partout ailleurs le gaspillage épuise et l'espace et le temps. Elle vit satisfaite de l'ordre des choses, nature dans la nature, se contentant des épluchures, se débrouillant toute seule dans les petites besognes quotidiennes. Elle ne pèse à personne, ni ne consomme rien. Elle est verte, de la couleur de son pays. Demain, elle jaunira parmi des feuilles mortes du sous-bois, sans même soupçonner d'avoir été, solitaire et inconnue, «le sel de la terre et le meilleur de ses enfants»²³. Ne produisant que la parcelle infime qui lui sert pour vivoter, elle pratique la résistance sous forme de répétition (et n'est pas là le sens premier du mot "révolution"?), porteuse qu'elle est, à son insu et sans parades, d'une promesse antique de bonheur²⁴ que les lendemains ne chanteront plus, sinon de la voix des arbres, du vent et des ruisseaux, fredonnant leurs mélodies sans accompagnement humain.

Pour ceux de la ville, derrière les vitres épaisses et les barrières de béton, c'est une idiotie inconcevable que ce désistement en faveur du végétal. Mais là, assiégés par les arbres qui avancent vers l'habitat, aucun moyen de douter que la vie ne se poursuivra après la nôtre, et que le bleu du ciel, si jamais il en eut besoin pour éclater, bientôt se passera de regards admiratifs. Sans doute aurait-il pu en être autrement, et avec nous là-dedans, si une main invisible et méchante comme nulle autre n'avait brouillé les cartes de notre jeu, en sortant l'humanité de son destin pour en faire une marchandise. Tant pis, il est trop tard et il n'y a plus qu'à consentir à ce transit, d'une ère à l'autre, mettant fin à l'entracte humain. La scène de notre départ, Hollywood l'a agrandie, l'a compliquée avec force d'effets spéciaux et de bande son. Elle aura lieu, elle advient déjà, là-haut sur le plateau, au crépuscule et silencieusement,

toute blanche, immaculée, insolite, dans la gadoue, devant le seuil, et les emporte vers les maisons de soins, dans la plaine ou alors du côté de l'Auvergne, au-delà des forges du Chavanon. En leur absence, la forêt se rapproche, lance ses éclaireurs, masse ses pionniers. Le frêne, le sureau, l'alisier viennent tâter les fondations, effleurer les volets clos, se pencher sur les toitures. On en est là. Demain, tout sera terminé», Bergounioux 2001, pp. 23-24. On ne manquera pas de relever, dans ces pages émouvantes, l'écho de Bourdieu 1989.

²³ Bergounioux 2001, p. 92.

²⁴ «L'étrange faculté de penser, la fragilité qui va de pair s'accompagnent d'un obscur regret, celui de l'immanence perdue, de la ténébreuse et profonde unité que nous avons, à n'en pas douter, connue. Nous avons habité la nuit chargée d'étoiles, la pluie à claire-voie, la forêt aux vivantes colonnes, le vent limpide, l'herbe, la rosée. On en percevait l'écho dans les bons livres qu'on serre dans des meubles vitrés. C'est le cri du saint Antoine de Flaubert – "Être la matière" –, le rampeur de Beckett dans la fange tiède de *Comment c'est* – "plus d'objets plus de vivres et je vis l'air me nourrit la boue je vis toujours". C'est l'émoi que suscitent des rencontres inopinées. Deux bûcherons déjeunant dans la cabine ouverte de leur engin forestier, sur une coupe, et les mots du bon Michaux qui me reviennent, que profère, ravie, la voix du dedans – "manger tranquillement à l'ombre d'un camion". Et l'ouvrier agricole qu'on voit, le soir, accoté au montant de la porte de sa très petite maison, à la sortie du bourg. Il tient sous son menton une espèce d'écuelle émaillée, pleine de haricots blancs, son unique nourriture. Ses yeux se perdent dans les lointains noyés de brume ou bien vibrants dans l'air chaud, à perte de vue. Ce n'est pas de la compassion que j'éprouve, et dont il n'a que faire, pas plus que les deux gars qui vont essuyer leur couteau dans la bruyère et se remettre à tronçonner. C'est une secrète envie, celle de retrouver, avec eux, les fastes du dehors et le dais du ciel, notre demeure dans la création», Bergounioux 2001, pp. 49-50.

comme il en fut à l'aube de notre avènement, sans douleur, sans drame, sans l'envie même de s'y opposer. C'est facile à dire. Et encore plus facile à faire, lorsque pour tout horizon on n'a jamais eu que le bleu horizon du même ciel. Pour ces gens proches de la terre et familiers des animaux, la séduction du bois est un appel primordial à la plongée dans le calme, la bouche d'ombre chuchotant les bienfaits du retour à l'indifférencié²⁵. Mille fois subie et mille fois repoussée, la tentation d'y répondre²⁶, en quittant la route pour s'enfoncer dans la forêt, portera un jour le sceau de la nécessité. Et ce sera l'annonce de la fin prochaine, la voix de la matière réclamant à elle ses membres séparés: les choses que nous sommes, et rien de plus, malgré la sottise de nous croire autre chose.

Une fois passée la frontière entre l'humain et ce qui le devance, il suffira de s'adosser à un tronc ou de s'étendre sur un matelas de feuilles, de fermer les yeux inutiles dans la nuit, de se taire, de ne plus penser, de cesser de faire état de sa propre personne, présente dans sa substance corporelle, mais non dans sa singularité. Le plaisir de s'effacer fera que sans effort on en viendra, malgré le froid poignant et une brève hésitation, à s'endormir comme un enfant dans le giron de sa mère, une chose parmi d'autres choses, rendue à ce dont elle fut extraite de force et vivant d'une vie seconde mais enfin permanente, parce que pacifiée²⁷. Tout est là, et rien n'est plus simple. Mais il a fallu qu'un guide expert et fraternel

²⁵ Que l'appel des bois soit devenu, après coup, un thème littéraire n'empêche nullement sa réalité effective et transhistorique, du Bois-Chenu de Jeanne d'Arc à la vague récente des suicides en forêt des agriculteurs. Cela dit, il me semble reconnaître une source des expériences "fusionnelles" avec la nature des personnages bergouniens dans le fameux récit de la visite de Michelet aux Bagni d'Acqui. Voici un échantillon: «L'idée disparaissait dans mon absorption profonde. La seule idée qui me restait c'était la Terra mater. Je la sentais très bien, caressante et compatissante, réchauffant son enfant blessé. [...] L'identification devenait complète entre nous. Je ne me distinguais plus d'elle. À ce point qu'au dernier quart d'heure, ce qu'elle ne couvrait pas, ce qui me restait libre, le visage, m'était importun. Le corps enseveli était heureux, et c'était moi. Non enterrée, la tête, se plaignait, n'était plus moi. Si fort était le mariage! et plus qu'un mariage entre moi et la Terre! On aurait plutôt dit un échange de nature. J'étais Terre, et elle était homme. Elle avait pris mon infirmité, mon péché. Moi, en devenant Terre, j'en avais pris la vie, la chaleur, la jeunesse. Années, travaux, douleurs, tout restait dans le fond de mon cercueil. J'étais renouvelé», Michelet 1986, pp. 129-130.

²⁶ De *Ce pas et le suivant* (Bergounioux 1985) à *La casse* (Bergounioux 1994), en passant par *La maison rose* (Bergounioux 1987), que ce soit dans la neige, dans le fleuve ou dans le bois, l'expérience de l'effacement et l'envie de la pousser jusqu'au bout est un mytheme de l'écriture bergounienne et peut-être quelque chose d'intime.

²⁷ «Il n'est que de s'engager sur la route tortueuse qui s'élève entre les sapinières. Quand elle débouche sur le plateau, que les arbres, pris de crainte, s'arrêtent, et qu'on voit la bruyère et l'ajonc, le roc, le dôme vertigineux de la nue, qu'on entre dans le silence, on sait. Le sensible et l'intelligible, l'essence et le phénomène se confondent. On est dispensé des incertitudes et des longueurs de l'étude, des abstractions et du raisonnement, des doutes qui assaillent le penseur méditant, à l'étroit, dans une chambre. Le granit, qu'on peut toucher du doigt, a mille millions d'années. Le ciel est le même, d'un bleu trop pur, vide et glacé, le silence éternel. Nous ne sommes jamais, sur cette scène immuable, intemporelle, qu'un accident passager, un émoi négligeable. Cela force l'évidence. Il n'y a pas lieu d'argumenter. Ce serait une erreur, une faiblesse, une dernière concession à la finitude pensive que nous avons reçue en partage, et ça aussi, on le sait. Nous sommes enclins, faits comme nous le sommes, à regarder notre petit moment, qui est tout ce qu'on ait, tout autrement qu'il n'est. Cette illusion est nécessaire, sans doute. Sans elle, nous n'aurions pas la force d'agir, l'envie de continuer. Il est besoin de croire que nos entreprises et nos desseins, que notre destinée, ont quelque fondement, qu'il importe au plus haut point de les accomplir. Mais cette idée qu'on s'est faite, pour vivre, se mue en obstacle lorsque l'heure est venue de partir. On hésite. On répugne à délaisser une affaire que l'on imaginait si grande, qu'on croyait justifiée. La philosophie, en pareille occurrence, peut assurément nous aider. Elle établit, par raison, la nihilité de l'humaine condition. Mais il est bien plus simple,

nous conduise jusqu'à ces crêtes où la vie et la mort, l'au-delà et l'en-deçà se touchent et se confondent sur la frontière incertaine entre les arbres et le ciel. Là, où nous fîmes nos premiers pas. Là, où nous reviendrons après l'absence d'un court instant.

Riferimenti bibliografici

Barraband 2009

Mathilde Barraband, *Un essai d'histoire littéraire du contemporain. Autour des projets littéraires de Pierre Bergounioux et de François Bon*, «Synthèse», Cahier du CERACC, n° 4, déc. 2009, pp. 55-66.

Barraband 2016

Mathilde Barraband, *Bergounioux, la connaissance à l'œuvre. De la voie romanesque aux chemins de traverse*, in Sylviane Coyault et Marie Thérèse Jacquet (dir.), *Les chemins de Pierre Bergounioux*, Macerata: Quodlibet, 2016, pp. 35-46

Bergounioux 1985

Pierre Bergounioux, *Ce pas et le suivant*, Paris, Gallimard, 1985

Bergounioux 1987

Pierre, *La maison rose*, Paris, Gallimard, 1987

Bergounioux 1994

Pierre, *La casse*, Paris: Fata morgana, 1994

Bergounioux 1995

Pierre Bergounioux, *Miette*, Paris: Gallimard, 1995

Bergounioux 2001

Pierre Bergounioux, *Un peu de bleu dans le paysage*, Lagrasse: Verdier, 2001

lorsque vient le moment d'être fixé, de gagner la haute lande, drapée de gris et de violet. On voit, d'un coup. On sait. Ce n'est rien. On peut accepter», Bergounioux 2001, pp. 69-70.

Bergounioux 2006

Pierre Bergounioux, *La fin du monde en avançant*, Paris: Fata morgana, 2006

Bergounioux 2013

Pierre Bergounioux, *Géologies*, Paris: Galilée, 2013

Bergounioux 2016

Pierre Bergounioux, *Esthétique du machinisme agricole*, Saint-Clément: Le Cadran ligné, 2016

Bourdieu 1989

Pierre Bourdieu, *Reproduction interdite. La dimension symbolique de la domination économique*, «Études rurales», n° 113-114, 1989, pp. 15-36 (repris dans *Le Bal des Célibataires: Crise de la société paysanne en Béarn*: Paris, Seuil, 2002)

Coyault 2002

Sylviane Coyault, *La province en héritage. Pierre Michon, Pierre Bergounioux, Richard Millet*, Genève: Droz, 2002

Demanze 2015

Laurent Demanze, *Les fictions encyclopédiques de Gustave Flaubert à Pierre Senges*, Paris: J. Corti, 2015

Duffy 2008

Jean H. Duffy, Family comes first: I-Identity and We-identity in Pierre Bergounioux, «The Modern Language Review», vol. 103, n° 1, 2008, pp. 57-75

Hordé 2006

Tristan Hordé, *Un entretien avec Pierre Bergounioux* (29 août 2006),
[<https://poezibao.typepad.com/poezibao/2007/08/29/index.html>.] (consulté le 15/02/2025)

Jacquet 2006

Marie-Thérèse Jacquet, *Fiction Bergounioux. De Catherine à Miette*, Bari: B.A. Graphis, 2006

Langlois et Rieutort 2016

Éric Langlois et Laurent Rieutort, *La friche et la forêt dans Miette: un entre-deux en montagne limousine*, in Sylviane Coyault et Marie Thérèse Jacquet (dir.), *Les chemins de Pierre Bergounioux*, Macerata: Quodlibet, 2016, pp. 241-257

Michelet 1986

Jules Michelet, *La montagne*, in *Œuvres complètes*, t. XX, Paris: Flammarion, 1986 [1868]

Montfrans 2016

Manet van Montfrans, *Formes du récit de filiation: de L'Orphelin à La Casse et La Ligne*, in Sylviane Coyault et Marie Thérèse Jacquet (dir.), *Les chemins de Pierre Bergounioux*, Macerata: Quodlibet, 2016, pp. 47-58

Proust 1927

Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, t. II, Paris: Gallimard, 1927